

l'air était à la température de la glace fondante, on a fait entrer de l'eau en ébullition en 25 minutes !

Le 8 mai 1875, dans l'appareil de Tours, par un beau temps, on a mis 20 litres d'eau à la température de 20 degrés, à huit heures et demie du matin ; à neuf heures dix minutes, l'eau bouillait, et même, mieux que cela, elle donnait de la vapeur à 2 atmosphères de pression, c'est-à-dire, à la température de 121 degrés, soit à 21 degrés au-dessus de l'eau bouillante.

Au mois de juillet, on obtenait, par un soleil bien chaud, 110 litres de vapeur par minute, à la force d'un demi cheval.

Nas besoin de vous dire que cette vapeur peut servir à faire marcher un moteur quelconque. Je pourrais même me dispenser d'ajouter que si, au lieu de placer au milieu de l'abat-jour une chaudière pour obtenir simplement de la vapeur d'eau, on y met une marmite contenant de l'eau, du gîte à la noix, des oignons, carottes, panais, navets, poireaux et bouquet garni, avec le moindre abatis de poulet, on est sûr d'avoir, au bout de trois ou quatre heures, le plus délicieux consommé que vous puissiez imaginer, d'autant plus savoureux que l'échauffement et la cuisson se sont accomplis avec la plus grande régularité, et vous savez toutes, mesdames, quelle est l'importance de cette dernière condition pour qu'un pot au feu soit réussi.

Placez au milieu de l'abat-jour, au foyer de ce miroir argenté, un vulgaire bocal à cornichons, où ces symboliques conserves ont été remplacées par du riz, avec de l'eau, ou des haricots, ou des lentilles, des fruits, enfin n'importe quelle préparation culinaire : au bout du temps voulu, le tout sera cuit, parfaitement cuit, et vous n'aurez plus qu'à servir chaud.

Installez la broche, toujours au milieu de l'abat-jour. En une heure, bœuf, veau, mouton, perdreau ou râble de lièvre, le rôti quelconque est à point et doré !... Seulement, ici, attention ! Surtout, pas de beurre, par un atome de margarine : votre rôti aurait un goût de rance absolument infect.

C'est que la lumière du soleil renferme des rayons qui ont une action chimique puissante, et qui décomposent le beurre ; mais à la rigueur, vous pouvez arrêter ces rayons, comme le font les photographes, en plaçant devant la vitre un verre rouge ou jaune, et, grâce à cette précaution, le beurre ne s'altère plus.

Avec l'appareil Mouchot, vous êtes à même de cuire le pain, — trois heures pour un pain de deux livres, — de distiller du vin, — deux litres en quarante minutes, etc., etc., — et cela dans des conditions si économiques que c'est à n'y pas croire.

Seulement, dame ! à Paris, où l'on compte près de 300 jours pluvieux ou couverts par an, si l'on n'avait que la chaleur du soleil pour faire les poulets Marengo, les beefsteaks aux pommes et les rognons sautés, on risquerait fort, les trois-quarts et demi du temps, de déjeuner par cœur ou de manger cru.

Tant qu'on ne sera pas parvenu à recueillir la chaleur solaire pendant les beaux jours, à l'emmagasiner pour les moments pluvieux, la ménagère de la rue d'Aboukir ou du boulevard des Batignolles fera mieux de se fier à son fourneau économique et au charbon des Auverpins.

Mais si vous songez qu'il y a des régions qu'on appelle tropicales, où le soleil luit pendant des mois de suite, comme un décime chauffé au rouge, dans l'immensité des cieux embrasés ; si vous pensez même sans aller plus loin, au midi de la France, à l'Italie, à la Grèce, à l'Algérie, etc., vous serez d'avis avec moi qu'il y a là une belle et grande découverte, dont les conséquences pour le progrès de l'humanité sont incalculables.

Le nom d'un Français restera attaché dans l'avenir à ces prodigieuses applications de la science, et je vous prie de retenir, associé aux grands noms d'Archimède, de Baffin, de Saussure, d'Herschel, de Pouillet et d'Eriksen, celui de M. Mouchot, modeste et infatigable chercheur. Rendons aussi au capitaine de frégate Salicis la justice qu'il mérite, et espérons qu'avant peu nous aurons à enregistrer de nouvelles merveilles.

BIBLIOGRAPHIE

Mgr Darboy (1). — Ceux qui ont lu l'*Oraison funèbre de Mgr Darboy* par le R. P. Adolphe Porraud savent que le martyr de la Commune était un de ces privilégiés de la Providence à qui aucun mérite ne fait défaut, et qui n'ont besoin que de montrer ce qu'ils sont pour être portés en toutes choses au premier rang. Il avait la science, le talent et le caractère, et, ce qui achève la perfection, autant d'esprit et de grâce que de décision et de vigueur. Son éloquence était admirable, et il avait tous les genres d'éloquence. Des amis dévoués à sa mémoire vien-

nent de réunir en deux volumes ses *Œuvres pastorales*, plus de quatre-vingts morceaux dont la plupart sont des chefs-d'œuvre destinés à prendre place parmi les plus beaux monuments de notre littérature.

Les éditeurs ont un sentiment très-élevé de la valeur des écrits qu'ils remettent en lumière, et ils ont analysé avec beaucoup de finesse et de sagacité l'intérêt de ces écrits :

« Mgr Darboy excellait surtout dans l'exposition de certaines thèses morales qui devaient être l'objet habituel de ses méditations, puisqu'elles font fréquemment le sujet de ses discours et de ses livres. On en trouve la première trace dans les remarquables réflexions dont il a accompagné sa traduction du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, œuvre qui date de plusieurs années avant son épiscopat. Là, on peut le dire, est condensée la substance des idées qui lui étaient familières sur le caractère et la portée de la vie humaine, sur le devoir, sur la souffrance, sur le travail et l'effort, sur la paix avec les hommes, la lutte avec les choses, en un mot sur les moyens qui conduisent l'homme à sa fin surnaturelle et qui lui assurent dès cette vie la tranquillité de la conscience et par conséquent le bonheur. »

C'est dans les allocutions que Mgr. Darboy était vraiment et complètement lui-même. Il y en a un assez grand nombre dans le recueil, et toutes vivantes encore de l'inspiration qui les a créées. Mgr Darboy improvisait, et les bonnes fortunes de style abondaient sous sa langue. L'auditoire même de Notre-Dame de Paris, à la fin de l'Avent et du Carême, ne lui faisait pas peur. « L'action qu'exerçait sur lui la sympathie visible de ceux qui l'écoutaient semblait le soulever hors de lui-même, et transfigurait toute sa personne. Nous voyons encore ce geste magistral, nous entendons cette voix qui se dégageait peu à peu de l'obstacle que lui opposait au début la faiblesse de l'organe, montait aux notes vibrantes, atteignait à des accents dont peu d'instant auparavant on n'aurait pas soupçonné la puissance, tour à tour ennuie et dominatrice, s'exaltant de l'effet qu'elle produisait, et conquérant presque sans fatigue une force et une clarté qui la faisaient arriver jusqu'aux derniers rangs de son immense auditoire. » Telle est l'image que peignent les éditeurs de Mgr. Darboy, et ils ne seront démentis par aucun de ceux qui ont assisté aux allocutions solennelles de Notre-Dame.

Il est même arrivé plus d'une fois à l'orateur de remporter en plein soleil les triomphes de la parole. Ainsi quand il présida à la pose de la première pierre de certaines églises. Ces allocutions, au dire des témoins, étaient très-belles aussi ; mais elles n'ont pas été recueillies. Le lendemain de la cérémonie de Saint-Denis, où il avait parlé du haut d'un échafaudage de maçons devant vingt mille personnes, il ne se ressentait de rien, et avait ses salons ouverts. Comme on s'étonnait qu'un effort d'esprit et de corps aussi violent que celui auquel il s'était livré la veille n'eût laissé aucune trace ni sur son visage, ni dans sa voix, ni dans ses manières : « C'est, dit-il, une grâce de Dieu. Dès que j'ai commencé mon discours, il me semble que j'ai vingt condées, un torse de géant, des poumons de bronze. Cette apparence, ajouta-t-il en riant, est probablement une réalité ; et le colosse qui a fait la dépense physique d'hier ne donnait sans doute qu'une partie de ses moyens, car lorsque je me suis retrouvé moi, c'est-à-dire mince et chétif, je n'étais ni courbattu ni essoufflé. » J'ai moi-même entendu ces réflexions, et rien n'est plus authentique que cette aimable anecdote.

Il est fort à regretter que Mgr. Darboy n'ait laissé qu'à l'état de simples notes les conférences de piété qu'il faisait à son clergé pendant les retraites ecclésiastiques. Ce sont peut-être les discours qui avaient le plus profondément pénétré les âmes. Les éditeurs disent qu'on se fera une idée du ton et de la manière de l'orateur en lisant la lecture pastorale que Mgr Darboy, alors évêque de Nancy, adressa à son clergé en 1862 sur la *nécessité de l'étude*.

Je citerai une page bien caractéristique de ce bel ouvrage : « Pour peu que vous ayez observé l'enfance, cet âge mobile, impressionnable, inattentif, qui se porte tout au dehors et refuse de se ramener en dedans, ne voyez-vous pas que la fonction de catéchiste est une de vos fonctions les plus difficiles, et qu'il y faut une netteté d'esprit, une sûreté de doctrine, un choix et une précision de termes, une souplesse de langage, une dextérité d'explication, un secret d'intéresser et de plaire, un tact et une prudence qui sont bien moins le produit de vos aptitudes naturelles que le résultat laborieux de votre expérience et de vos efforts réfléchis ! Ne voyez-vous pas que vous devez avoir un enseignement grave, étendu, sublime, puisqu'il renferme tout l'ensemble de la religion avec ses dogmes, ses

(1) *Œuvres pastorales de Mgr Darboy*. — 2 vol. in-8. 1875.